



JEUX PARALYMPIQUES

« Le discours sur les Jeux para est très malaisant »

Pour les militants défendant les droits des personnes handicapées, les Jeux paralympiques offrent un festival de clichés destinés à rassurer les valides. Et à ne pas parler des problèmes structurels d'une société discriminante.

LORRAINE KIHIL

C'est Teddy Rinner qui a ouvert le bal, sur RTL, quelques jours avant même la cérémonie d'ouverture, s'embarquant avec Marie-José Pécic dans une surenchère pour vendre les athlètes para, passant de « champions », à « héros », puis « super-héros » et enfin, à court de superlatifs, « Avenger ». Une envolée rapidement recadrée par le bas-keuseur en fauteuil, Sofyane Mehiaoui : « Faut vraiment que t'arrête de parler de nous de cette manière, tu ne nous aides pas, on est des personnes en situation de handicap et nous souhaitons être considérés comme des personnes normales. Quand on nous surexpose, ce n'est pas bien. On n'est pas des super-héros, on est des athlètes. »

Cette tendance à en faire 15 tonnes sur le mérite des personnes en situation de handicap a un nom : c'est une facette de ce que les militants désignent comme « inspiration porn ». Un concept théorisé il y a une dizaine d'années par la comédienne et journaliste australienne Stella Young et dont les Jeux paralympiques offrent, tous les quatre ans, les plus beaux exemples de récits d'adversité et de résilience censés rassurer les « valides » sur leur corps sain. « L'héroïsation se veut bienveillante mais elle sous-tend que la personne n'est définie que par son handicap avec une idée de méritocratie assez violente : c'est l'idée que le handicap pourrait être dépassé », étaye Mathilde François, artiste de BD et militante chez les Dévalideuses. voire devrait être dépassé. Et là aussi, le sous-texte est violent : « Quand on veut on peut, donc ceux qui ne peuvent pas, c'est bien qu'ils ne veulent pas. » Son collectif, issu des mouvements féministes, œuvre à mettre en lumière et lutter contre le « validisme », l'oppression des personnes handicapées par les personnes valides. « C'est une des formes de discrimination les moins évidentes à identifier, parce qu'elle n'est pas du tout frontale : personne n'assumerait de dire "Je n'aime pas les handicapés". Pourtant, c'est bien une oppression mais sous couvert d'un regard charitable ».

Corriger le corps handicapé

« On en fait des caisses pour se donner bonne conscience pendant deux semaines en se disant que les handicapés sont intégrés. Mais le discours est très malaisant », souligne Gwen, militante du Clhee, le Collectif lutte et handicaps pour l'égalité et l'émancipation. « La personne handicapée, soit on la plaint parce qu'elle est pitoyable - c'est le téléthon -, soit on l'admire parce que c'est un super-héros - ce sont les Jeux para. Ce sont vraiment les deux seuls moments où on parle de nous. Entre ces deux caricatures, il n'y a donc pas vraiment d'espace pour être une personne ordinaire et avoir des droits comme une personne ordinaire. » Or justement, sur la question des droits, il y a de quoi redire, ne serait-ce que sur le peu de respect qu'on accorde à la législation sur l'accessibilité des lieux publics. « De ce point de vue, ce qui est le plus rageant, c'est que ces Jeux aient justement lieu à Paris. » Enfer notoire en termes de mobilité, de loyers prohibitifs, d'appartement pas aux normes...

Ce qui se dessine aussi en creux, c'est

l'obsession des valides à vouloir corriger le corps handicapé. On loue l'athlète qui est parvenu à « dépasser son handicap », comme si c'était quelque chose qu'il fallait impérativement dépasser, effacer. On renvoie systématiquement à la malformation, forcément source de tragédie du quotidien. « Une des images fortes du parcours de la flamme a été cet homme paraplégique avec un exosquelette. Ça rejoint l'idée que retrouver la capacité de

Les Jeux paralympiques vont se terminer et on va retourner à la vie normale, où un aller-retour chez le médecin demande une semaine de préparation

Gwen
Militante du Clhee (Collectif lutte et handicaps pour l'égalité et l'émancipation)

”

marcher doit être un objectif absolu. Mes amies en fauteuil ne rêvent pas de marcher, elles n'en ont rien à faire de marcher », souligne Mathilde François. « Par contre, ce qu'elles aimeraient, c'est pouvoir se déplacer en fauteuil en ville. » Et Gwen de renchérir : « Des gens sont surpris de notre manque d'enthousiasme mais nous, militants qui suivons ce qui se passe au quotidien, nous voyons juste les énormes moyens déployés quand, dans le même temps, tout ce qu'on nous répond, systématiquement, c'est qu'il n'y a pas d'argent. Alors, d'où il vient cet argent

magique qu'on n'a pas pour rembourser le prix réel d'un fauteuil roulant ? Les Jeux paralympiques vont se terminer et on va retourner à la vie normale, où un aller-retour chez le médecin demande une semaine de préparation. »

Mathilde François, artiste de BD et militante chez les Dévalideuses, se bat contre les clichés amenés par les Jeux paralympiques.

© MATHILDE FRANÇOIS/@LAVIEACROQUER.

le sociologue « Au lieu de faire des jolis Jeux para, on aurait pu financer le handisport »

ENTRETIEN

L.K.

On l'oublierait presque, vu le beau succès de l'événement, mais la première partie de l'année a été rythmée par le *JO bashing* : trop chers, trop polluants, source de nuisance pour les Parisiens... Critiques qui n'ont jamais inclus les Jeux paralympiques pourtant tout aussi « vilains » s'agissant de ces points d'attention. Le sociologue Flavien Bouttet, spécialiste des politiques sportives en matière de santé et de handicap, s'est interrogé sur ce consensus dans un petit travail de recherche : comment contester les Jeux paralympiques. L'occasion de s'interroger avec lui sur les questions politiquement incorrectes : les JP sont-ils fascinants d'un point de vue strictement sportif ? Sont-ils utiles au développement du sport ? Aux personnes en situation de handicap ?

Face aux excès de zèle de Teddy Rinner et autres enthousiastes « valides » en quête de super-héros, plusieurs paralympiques ont réagi en demandant d'être traités comme des sportifs de haut niveau, point. Au même titre que leurs collègues olympiques. Un message largement véhiculé par le comité international paralympique et pris au sérieux par la presse.

D'un côté, il est extrêmement difficile de découper « le » handicap en des groupes homogènes garantissant une compétition juste, sans se retrouver avec autant de catégories que de participants. De l'autre, le vivier d'athlètes est faible, pour ne pas dire très faible, accentué par les freins énormes à la pratique du handisport (faute de volonté politique). De sorte qu'il y a souvent peu

de concurrence pour accéder au haut niveau. Ce qui permet à un athlète tel que l'Américain Nick Mayhugh d'exceller non seulement au football, en tant que membre de la sélection nationale, mais aussi au sprint (trois records du monde) et de se mettre en plus au saut en longueur. Statistiquement, un athlète des Jeux paralympiques a trois fois plus de chances de repartir avec une breloque qu'un athlète olympique.

« Il y a quelque chose de paradoxal à refuser de mettre le handicap au centre de la lecture d'un événement qui existe parce qu'on décide de créer une catégorie pour personnes en situation de handicap », relève Flavien Bouttet (université de Lorraine). « Le paradoxe tient peut-être aussi à l'histoire des Jeux paralympiques. Il s'agit au départ de médecins qui ont voulu institutionnaliser des pratiques de compétition. Ça a longtemps surtout été une fête, l'occasion de se réunir entre personnes handicapées. Et puis dans les années 2000, on a peu à peu cherché à se construire sur le modèle des JO, avec la performance comme élément structurant. »

Vous pointez qu'un des rares aspects des Jeux paralympiques qui fait l'objet de critiques, c'est le système des catégories.

Ce qui est étrange, c'est que des sportifs se montrent très critiques du système de classification mais ne vont pas critiquer les Jeux paralympiques en tant que tels. On ne remet par exemple pas en cause la norme compétitive de haut niveau internationale, en tant que telle. Alors que ce qu'il faut, c'est peut-être plutôt une pratique sportive locale.

Mais n'est-ce pas un peu le principe des Jeux paralympiques : donner une impulsion pour encourager la pratique ?

Le budget du « club inclusif », les moyens donnés par l'Etat pour le développement du handisport, c'est 2,2 millions pour toute la France. Soit 20.000 euros par département. Ce qui est problématique avec le modèle paralympique, c'est que l'accès facile vers le haut niveau (il y a énormément de catégories pour peu de pratiquants, NDLR) fait qu'on a encouragé la pratique avant tout pour identifier les médaillables pour Paris et Los Angeles. On ratisse large pour concentrer le peu de moyens sur quelques personnes. On ne pense pas le développement du sport pour en faire un lieu de développement social pour adultes et enfants mais pour gagner des médailles paralympiques. Alors, ça peut renforcer l'intérêt pour les Jeux paralympiques, mais c'est tout.

Ce que vous dites, c'est qu'au final, les Jeux paralympiques desservent le handisport ?

Ce que je veux dire, c'est qu'on parle trop des Jeux paralympiques quand on parle de sport et de handicap. Maintenant, il faut peut-être juste regarder les JP, comme les JO, pour ce que c'est : un événement sportif international. Et arrêter de projeter des attentes sur l'héritage. On ne se pose pas la question de l'héritage de l'Euro de football ou de la Coupe du monde de rugby. Donc est-ce que ça dessert ? Symboliquement, je ne pense pas, mais on peut regarder de façon critique l'allocation des moyens. Le gouvernement a donné entre 160 et 170 millions au comité d'organisation pour les JP. Au lieu de faire des jolis Jeux para, on aurait pu financer dix emplois par département pendant quatre ans pour accompagner les clubs au quotidien, aider les personnes, faire du lobbying auprès des collectivités pour qu'elles appliquent la loi et rendent les infrastructures accessibles.

